



CLASSIQUES
GARNIER

GREIMAS (A. J.), MULLER (Charles), « Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 6,
1965 – 1, p. 111-123

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4259-9.p.0113](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4259-9.p.0113)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

les paroles du germaniste H. Neumann, président de l'Académie des Sciences de Göttingen, aussi traditionnelle qu'il le faudrait et aussi moderne que possible.

Les articles de la *Neubearbeitung* ne seront évidemment point des articles du dictionnaire historique du XIX^e siècle en ce sens qu'ils seraient conçus de la façon qui était en vogue au temps des Grimm. Ils continueront au contraire les méthodes lexicographiques développées depuis 1930 environ à la « Arbeitsstelle » de Berlin, sous la direction d'Arthur Hübner, et qui avaient comme but de suivre l'évolution historique du mot. Mais ces articles resteront des articles du dictionnaire historique du XIX^e siècle en ce sens, que la langue de Otfrid (IX^e siècle), celle de Gottfried von Strassburg (XII^e-XIII^e siècles) et celle de Thomas Mann (XX^e siècle) y sont considérées comme une unité. C'est là une conception qu'on ne peut accepter qu'en se plaçant sur un plan strictement historique. Ses limites sautent aux yeux. En effet pour un jeune allemand de l'an 1965, une langue étrangère comme l'anglais offre bien moins de difficultés que la langue du moine des écoles de couvent de Fulda ou de Weissenburg. Evidemment, si la tâche ne consiste qu'à renouveler une petite partie (A-F) de l'ancien dictionnaire des Grimm, on comprendra aisément que M. Th. Frings et M. H. Neumann ne pouvaient guère se soustraire à la tradition. Si on restaure la cathédrale de Naumburg on ne choisit pas le style de l'an 1965, mais on reste fidèle au style gothique.

Mais une fois la *Neubearbeitung* de la partie A-F terminée, n'ira-t-on pas plus loin dans la voie tracée ? N'oublions pas que J. Grimm avait déjà prévu la possibilité d'une seconde édition ; cette réédition il l'a même souhaitée. M. Th. Kochs, chef de la *Arbeitsstelle* de Göttingen, dans un article consacré au rôle joué par Göttingen dans l'histoire du dictionnaire des Grimm, considère d'ailleurs la nouvelle partie A-F non seulement comme un complément pouvant être incorporé à l'ancien Grimm, mais en même temps comme la première partie d'un nouveau dictionnaire historique (1). Si cette dernière conception est réalisée, la partie A-F cessera de n'être qu'un supplément. Elle constituera au contraire les premiers volumes d'un ouvrage qui en comptera une trentaine et qui aura donc à peu près les dimensions de l'ancien ouvrage. Cette conception ambivalente de la partie A-F est, il faut l'avouer, supérieure à celle qui n'envisagerait qu'un supplément, d'ailleurs restreint. Le nouveau dictionnaire pourrait constituer la seconde édition de l'ancien Grimm. Il serait destiné à remédier au manque de proportion qui caractérise l'ancien ouvrage et à la diversité de ces nombreux volumes. Ses parties les plus anciennes reposent en effet sur une documentation

(1) « Als erster Teil eines in sich gleichartigen neuen Gesamtwerkes », *Brüder Grimm Gedenken*, 1963. Gedenkschrift zur hundertsten Wiederkehr des Todestages von Jacob Grim (= *Hessische Blätter für Volkskunde*, Band 54), p. 223.

extrêmement pauvre, tandis que d'autres parties, plus récentes, souffrent d'une hypertrophie dangereuse. L'article *stehen*, avec ses 325 colonnes, illustre les dimensions que cette hypertrophie avait pu atteindre (2).

Entre-temps la parution du premier fascicule de la *Neubearbeitung* est prévue pour cette année encore. On travaille aussi à une réédition d'une liste des auteurs et ouvrages cités dans le *Deutsches Wörterbuch*.

Si la lexicographie du XIX^e siècle était inévitablement axée sur la linguistique historique du XIX^e siècle, la lexicographie moderne ne saurait ignorer l'évolution de la linguistique au cours de notre siècle. Dès lors on ne peut guère s'étonner que des considérations d'ordre synchronique soient parvenues à changer les conceptions lexicographiques traditionnelles. Ainsi a surgi l'idée d'un dictionnaire historique d'un nouveau type, celui qui refuse la coupe verticale comme la seule possible, et qui, au contraire, veut pratiquer plusieurs coupes horizontales par périodes. Dans ce second type de dictionnaire historique la diachronie a été pourvue d'un complément synchronique. Le second type de dictionnaire a été défendu par le célèbre lexicographe anglais W. A. Craigie le 4 avril 1919, c'est-à-dire avant que le *New English Dictionary*, dont il était le rédacteur en chef, fut terminé. Pour l'anglais, Craigie pensait à cinq dictionnaires pour cinq périodes linguistiques (3). Plus tard c'est, on le sait, l'éminent romaniste suisse, W. von Wartburg, qui, d'un point de vue strictement théorique, a défendu l'idée d'un Trésor historique, qui consisterait en une série de dictionnaires des différentes périodes linguistiques (4).

Dès lors on peut évidemment regretter que l'Allemagne du XX^e siècle ne suive pas l'exemple rénovateur des frères Grimm, en rétablissant un dictionnaire diachronique-synchronique moderne selon des coupes horizontales. Ce type de dictionnaire nouveau peut, en effet, nous offrir des résultats que le dictionnaire historique du XIX^e siècle est incapable d'atteindre. Les circonstances pour une telle entreprise allemande semblent pourtant favorables, étant donné que deux coupes synchroniques d'une entreprise semblable sont déjà en cours de réalisation. Ces entreprises qui traitent de la période la plus ancienne et de la période la plus récente de la langue allemande portent déjà leurs fruits. Nous avons en effet le *Althochdeutsches Wörterbuch* de Th. Frings et E. Karg-Gasterstädt, dont le premier fascicule a paru à Leipzig en 1952. D'autre part le *Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache* de R. Klappenbach et W. Steinitz avance rapidement. Le premier tome (*A-deutsch*) parut en 1964 chez l'Akademie-Verlag à Berlin, c'est-à-dire trois ans après la parution du premier fascicule (1961).

(2) *Op. cit.*, 215.

(3) *Transactions of the Philological Society* 1925-1930, 6-11 et *Transactions*, 1937, 53-62 : « The Value of the Period Dictionaries ».

(4) *Betrachtungen über das Verhältnis von historischer und deskriptiver Sprachwissenschaft* (Mélanges Ch. Bally 3-18) [1939].

Si toutefois on regrette que le dictionnaire allemand diachronique-synchronique ne soit pas pour demain, on peut aussi se réjouir de ce qu'on aura, un jour, un dictionnaire allemand diachronique plus complet et plus homogène que celui qu'on vient de finir. C'est un peu dommage que ce dictionnaire, portant dans sa conception l'empreinte linguistique historique du XIX^e siècle, ne puisse guère s'achever avant la fin du XX^e siècle.

III. Le matériel lexicologique.

Le matériel sur lequel va reposer la *Neubearbeitung* de la partie A-F est réuni dans les deux bureaux du *Deutsches Wörterbuch (DWB)*, notamment à Berlin-Est et à Göttingen. A Berlin-Est on se sert de la méthode traditionnelle. Avec cette méthode on réussit à confectionner annuellement 130 000 fiches lexicographiques. En 1963, on était parvenu à réunir un million et demi de fiches, se rapportant toutes aux lettres A-C. A d'autres occasions on s'est pourtant servi d'une méthode de dépouillement photographique inventée par M. G. Ising. Le support microfilm sert à prendre des photos de tous les mots choisis dans un texte, mots dont le contexte a été délimité également d'avance. La photo comprend aussi la référence fixe de la source, l'entrée et la page. Les deux dernières variables s'inscrivent chaque fois sur une bande de papier mobile. L'appareil quoiqu'il ne soit guère apte à une grande production, disons de 1 000 clichés par jour, constitue néanmoins un apport technique intéressant (5). C'est dommage qu'on soit obligé, non par principe mais par les circonstances, de se servir de papier photographique, qui par son manque de souplesse, est peu fait pour servir de support aux fiches lexicologiques.

C'est au bureau du *DWB* de Göttingen qu'incombe la tâche de fournir le matériel nécessaire pour les lettres D-F. Ici le stade dit artisanal appartient définitivement au passé. En effet on n'a plus affaire à une personne qui lit un ouvrage et note des mots qui ensuite seront copiés sur des fiches, accompagnées de leur contexte. Non, ici on commence par reporter un texte, disons un roman, sur microfilm, puis on fait des copies Xerox de format standard de portions de texte, par exemple la moitié ou le tiers d'une page. Alors commence le rôle de la personne appelée « électeur ». Celui-ci choisit un mot dans le texte, inscrit l'entrée choisie en tête de la fiche Xerox, en même temps que, le cas échéant, le numéro de la page et de la colonne (6). On peut aussi choisir plusieurs

(5) G. Ising, *Zur Erprobung eines fotomechanischen Exzerptionsgerätes* (*Spektrum* 8, 90-92) [1962].

(6) Voir sur cette méthode : J. Bahr, *Zur Neubearbeitung des Deutschen Wörterbuchs. Von der Exzerption zur Elekton* (*Zeitschrift für deutsche Wortforschung* 18, 141-150) [1962].

mots dans une portion de texte ; alors la copie Xerox est simplement reproduite une seconde fois. A la fin de 1962 on disposait déjà au bureau du *DWB* à Göttingen de 500 000 fiches Xerox toutes prêtes pour l'usage lexicographique. Ce nombre atteint maintenant les 1 200 000. Dans un an environ le nombre de fiches Xerox désirées pour la portion *D-F*, c'est-à-dire 1 million et demi, sera atteint. Le prix de revient des fiches Xerox est inférieur d'un tiers aux fiches obtenues par dépouillement traditionnel à la main.

Le procédé de dépouillement utilisé à Göttingen constitue vraiment une rupture révolutionnaire avec nos procédés de dépouillement traditionnels. Ces derniers en effet n'ont guère dépassé le stade des « *scriptoria* » du moyen âge. Si l'on considère le matériel lexicologique du point de vue de l'absence de fautes, le procédé de Göttingen est même supérieur au matériel que nous fournis, à base de bandes perforées du type Flexowriter, le plus puissant ordinateur électronique. C'est seulement lorsque la lecture photoélectrique de nos documents imprimés en caractère de types divers, aura atteint le stade pratique, que le procédé de Göttingen deviendra démodé.

Il y a évidemment encore un autre point de vue que celui de l'absence de fautes. En ce qui concerne la reproduction et la diffusion du matériel, le support mécanique et électronique est évidemment supérieur à la méthode Xerox, qui exige suffisamment de travail manuel. Mais il y a surtout le problème de classement du matériel. Pour un nombre réduit de fiches Xerox, disons de 2 ou 3 millions, le problème est moins grave. Mais comment faire avec un matériel de trésor lexicologique comptant 20 à 50 millions de fiches Xerox ? Comment interclasser alphabétiquement des centaines ou des milliers de groupes distincts ? Comment reconstituer des groupes interclassés ? Comment faire des tris selon plusieurs critères ? Comment faire des dénombrements statistiques ? La réponse à toutes ces questions ne peut être que : « à la main ». Il s'ensuit que du point de vue du classement et du dénombrement les fiches Xerox ne sont guère plus modernes que nos fiches traditionnelles, écrites à la main.

Il est clair qu'il ne faut point s'attendre à un nouveau « Grimm ». Au XIX^e siècle, c'est en Allemagne que s'allume le flambeau lexicographique. Au début de la seconde moitié du XX^e siècle, c'est la France qui renouvelle les méthodes lexicologiques en tirant profit des possibilités mécanographiques et électroniques. Pouvons-nous, nous lexicographes à l'étranger, tourner les yeux vers ce même pays, dans l'espoir de voir se réaliser là-bas le renouveau lexicographique dont le célèbre romaniste W. von Wartburg a rêvé ?

F. DE TOLLENAERE

Dictionnaire historique néerlandais, Leyde

COMPTES RENDUS

LEXICOLOGIE ET SÉMIOLOGIE

Dans le cadre du *Centre d'Histoire du Lexique politique* de l'E.N.S. de Saint-Cloud, s'est tenue le 27 mars dernier une réunion-débat réunissant de nombreux spécialistes sur le thème *Lexicologie et Sémiologie*. Nous avons pensé que les lecteurs des *Cahiers de Lexicologie* seraient intéressés par le résumé des trois exposés présentés par MM. GREIMAS, POTTIER et BARTHES.

* * *

Prenant la parole le premier, et afin que l'ambiguïté se dissipe quant au rapport des deux termes proposés, A. J. GREIMAS avance d'abord une double définition :

1. La *lexicologie*, telle qu'elle est comprise aujourd'hui, renvoie à l'analyse du contenu qui choisit les mots (lexèmes) comme unités de mesure et de description.

Or, un tel choix ne paraît pas pertinent. Les lexèmes et leur étude ne sont pas suffisants pour rendre compte de la signification contenue dans le corpus à décrire. Il faut substituer à la lexicologie une *sémantique descriptive* qui viserait la description des contenus au niveau des unités plus larges. L'intervention de B. POTTIER se situera dans ce cadre.

2. La *sémiologie*, dans l'esprit des organisateurs, est comprise comme la description du contenu manifesté soit à l'aide d'autres langages que les langues naturelles (peinture, gestes, musique, etc.) soit à l'aide des signifiants que constituent les objets du monde ou les comportements humains.

Dans le sens saussurien du terme — qu'il faudrait maintenir — la sémiologie est entendue comme la description de tous les ensembles signifiants, quel que soit leur plan d'expression. La description des langues naturelles fait par conséquent partie de la sémiologie. C'est R. BARTHES qui interviendra dans ce sens.

I. *Objet et méthodes.*

L'objet du débat, formulé un peu différemment, concerne les ressemblances et les différences rencontrées dans la description des *sémiologies linguistiques* et des *sémiologies non linguistiques*. Trois solutions du problème peuvent être envisagées :

1. L'objet de la « lexicologie » et celui de la « sémiologie » sont de la même nature (la signification est indifférente au signifiant).

2. L'objet des deux disciplines n'est pas le même, mais la méthode de description est la même (les deux descriptions sont comparables).

3. L'objet et les méthodes des deux disciplines sont *différentes* (le problème de la comparaison se pose alors).

Avec l'autorisation de l'auteur, un extrait d'une lettre de J. C. GARDIN est lu pour formuler nettement l'attitude opposée à celle de l'équipe présente ici :

« La seule difficulté, pour moi, est de vous suivre (ainsi que Barthes, et d'autres) lorsque vous posez que la peinture, la musique, etc. (et pour Barthes le théâtre, le cinéma, le vêtement, etc.) sont des « ensembles signifiants », au même titre que des langues quelconques ; et que, par conséquent, on peut étudier les sens à l'aide des outils que les linguistes appliquent à l'analyse des autres. La démarche barthésienne, plus particulièrement, est en général celle-ci :

1. Le ... (cinéma, vêtement, etc.) est-il langage ? Réponse : toujours OUI...

2. *Donc*, étudions le ... au moyen des instruments d'analyse de la sémiologie. Mais j'avoue n'être jamais convaincu : ou bien la sémiologie reste de façon restrictive (comme je le souhaite personnellement) la science des systèmes de *communication*, au sens le plus terre-à-terre du terme, et *non métaphorique* (car peindre une toile n'est pas, à moins d'un jeu de mots, un acte de communication au même titre que l'énoncé d'une phrase dans une *langue* quelconque), et dans ce cas je n'approuve pas qu'on prétende l'appliquer à l'analyse du vêtement, de la musique, etc. ; ou bien l'on généralise le terme pour qu'il désigne « toute méthode d'analyse rigoureuse » dans les sciences humaines en particulier (qui en ont besoin, je vous suis tout à fait sur ce point !), et l'on est alors parfaitement en droit de parler de la sémiologie du vêtement, etc. — mais c'est au détriment de la précision des choses... ».

II. *Communication et signification.*

1. La difficulté de comparer la « lexicologie » et la « sémiologie » est réelle, si l'on adopte le schéma de communication, comme le propose GARDIN. Dans ce cas, l'intention de communiquer s'éloigne de l'acte de communication (cf. peinture). Cependant, cette communication *médiatisée* n'est pas différente de la communication littéraire, qui éloigne aussi les pôles.

2. Le concept de communication convient peut-être moins lorsqu'il s'agit de la description des objets « naturels » ou des comportements. La linguistique structurale se contente dans ce cas du seul point de vue de la *perception* (cf. réception dans la communication).

3. La question de l'identité de l'objet n'est d'ailleurs pas pertinente : en effet, si une méthodologie de description commune est possible, peu importe l'objet. L'essentiel est la *comparabilité* des résultats de la description.

III. *Exemples de convergence de corpus et de descriptions différentes.*

1. *Structures de parenté.*

On se souvient de la discussion entre LEVI-STRAUSS et RADCLIFFE-BROWN au sujet de leur description.

Il existe trois niveaux différents de description :

- a) la terminologie de la parenté ;
- b) les comportements linguistiques entre membres de la même famille ;
- c) les comportements non linguistiques à l'intérieur de la parenté.

Deux problèmes se posent :

- a) comment comparer et intégrer les descriptions (b) et (c) ?
- b) quelles sont les relations entre la structure décrite à partir des attitudes (b et c) et la structure que révèle la terminologie ?

2. *Organisation sociale.*

Il existe incontestablement (voir LEVI-STRAUSS) deux structures divergentes :

- a) la structure sociale « réelle » (décrite à partir des comportements) ;
- b) la structure sociale « racontée » (= idéologique).

Le décalage constitue une source de « mythification ». Aliénation ? C'est en tous cas un des moteurs de l'histoire.

La nécessité est évidente de décrire les deux structures de manière comparable pour pouvoir apprécier et expliciter la nature du décalage.

Pour pouvoir donc être comparée à l'idéologie s'exprimant en paroles, la description de la structure « réelle » se fera elle-même linguistique ; elle instaurera la structure « réelle » en tant que traduction linguistique.

3. *Village breton.*

Qu'on se réfère maintenant à la description, faite par plusieurs équipes représentant différentes sciences humaines, d'un village breton. On a tenté une analyse sémiologique totale, le village vu sous tous ses angles. Autant de descriptions hétérogènes peu conciliables. Le problème se pose donc un peu différemment ici :

- a) la réalité sémiologique est le village ;
- b) les différentes descriptions, présentées sous forme de rapports, constituent un *corpus linguistique* ;
- c) les conditions de la comparabilité des différentes descriptions sont à rechercher dans un langage proprement sémantique qui leur soit un dénominateur commun, une analyse de contenu au 2^e degré.

IV. Ces quelques exemples peuvent servir de base à la discussion.

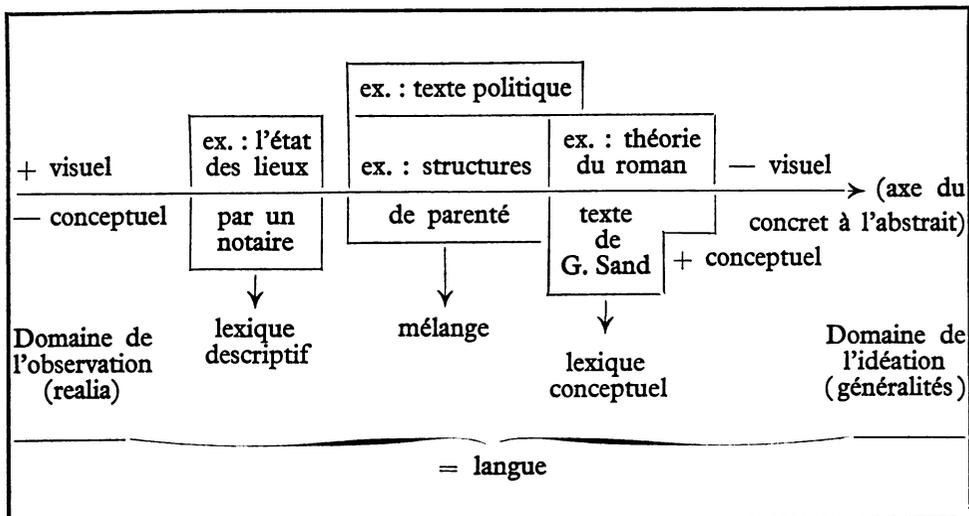
* * *

B. POTTIER accepte les définitions posées par A. J. GREIMAS et critique la conception de la sémantique que se fait E. BUYSENS. Celui-ci a écrit récemment :

« Une distinction fondamentale doit être faite entre la signification de la phrase, objet de la stylistique, et la signification du mot, objet de la sémantique ». Il semble donc que pour E. BUYSENS il n'y ait pas de différence spécifique entre les deux disciplines. A partir d'un certain degré de combinaison des mots, la sémantique s'appelle stylistique. Position dangereuse, car il n'y a pas une différence de complexité entre elles, mais un changement de niveaux. Position traditionnelle aussi. Bien des sémanticiens renoncent à étudier le sens des mots au-delà de la lexie ; dès que le sens résulte de combinaisons de termes, ils s'arrêtent et disent : « ça, c'est du style ».

Nous ne nous en tirerons pas à si bon compte.

1. Afin de clarifier son propos, B. POTTIER dessine un premier tableau :
Relations entre les stimuli et les formes de langue :



2. Recherche des sémies ou « unités de signifié » à partir du discours :

Après avoir distribué un extrait d'*Histoire de ma vie* qui expose les idées de G. Sand sur le roman (« Je n'avais pas la moindre théorie quand je commençai à écrire... »), B. POTTIER en fait l'analyse.

Problème : comment les cinq ou six unités de signifié fondamentales de ce texte sont-elles exprimées par des unités de signifiant ?

On remarque dans ce texte :

- a) l'absence de tout substantif visuel ;
- b) le grand nombre des « qualifications » (entendons par là un cas général de relation signifiante, non un type morpho-syntaxique).

Soit le syntagme : Substantif 1 + de + Substantif 2.

Exemples : dans le domaine visuel : le *piéd de la table* (matériel → matériel) ;
dans un domaine mixte : l'*art du conteur* (immatériel → matériel) ;
dans le domaine conceptuel (cf. G. Sand) : la *variété de ses conceptions*, la *vérité de la peinture*.

Soit le syntagme : Substantif + Adjectif (terme fondamental + apport).

Exemples chez G. Sand : des *situations vraies* ; l'*idée principale* ; une *importance exceptionnelle*.

Dans les deux cas, sous les deux formes rencontrées, nous avons *qualification* du support.

Cette « qualification » sert à l'interprétation de la relation entre S1 et S2, donc de la compréhension de la sémie qui résulte de cette relation. Toute « transformation » d'une forme à l'autre suppose une identité de signifié. C'est le *choix* entre l'un ou l'autre des syntagmes formels qui est affaire de style : d'où des « effets de sens » différents dépassant un sens identique.

c) analyse des « actions » (Verbe + Substantif).

Exemples chez G. Sand : *l'idéalisation du sujet* (idéaler le sujet) ; la *critique de la société* (critiquer la société) ; une *envie de roman* (avoir envie de roman).

Dans ces exemples, nous avons une relation du genre action + patient, sous une forme syntaxique du type S₁ (de) S₂. Le choix entre les types : « Verbe + Substantif » et « S₁ (de) S₂ » est affaire de style.

Conclusions : à une relation de signifiés peuvent correspondre plusieurs types de relations de signifiants. La qualification par exemple peut emprunter les formes :

$$S_1 \leftarrow S_2, \quad S_1 \rightarrow S_2, \quad S \leftarrow A, \quad A \rightarrow S$$

— Plutôt que de « transformation » (supposant un départ et une arrivée) il faudrait parler d'« équivalence ».

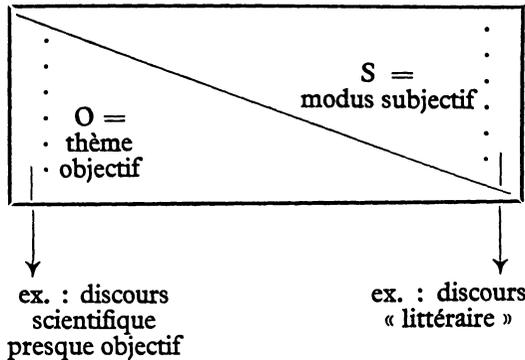
— C'est la relation qui est intéressante et non les éléments-mots. (D'où : critique des index isolant les mots, mettant en liste des éléments de relation, découpés et sans intérêt autre que points de repère d'une référence. Il faudrait étudier les unités de signifié dans les relations mêmes des signifiants.)

De même, le signifiant « de » n'a aucun intérêt en lui-même.

C'est l'ensemble corrélé qui est intéressant.

— Le langage documentaire est proche des formulations employées pour les relations sémantiques : qualification, action, localisation... (M. COYAUD distingue, par exemple, huit relations fondamentales pour caractériser les rapports notionnels dans le langage documentaire.)

3. La *part du subjectif* : l'analyse relationnelle suffit dans un texte scientifique. Mais dans un texte personnel, la part du subjectif est plus importante (cf. chez G. Sand : 4 fois *il faut*, formules : *on doit, on ne doit pas, je crois, ne pas craindre que* : autant de signes du subjectif).



Le problème de la proportion des parts O et S dans la causalité de l'expression peut faire l'objet de la stylistique. *Mais le styliste n'a le droit d'agir que lorsque le linguiste est intervenu.*

Le styliste s'occupe alors aussi bien des lexèmes que des morphèmes (marques du subjonctif, du conditionnel, etc.).

En tous cas, s'il y a unité, c'est dans le signifié, le signifiant n'étant que forme plus ou moins heureusement approximative.

4. Types des séquences (lexies) révélant une sémie :

a) Faits lexicaux simples (paradigmatiques) : cf. *Siège* : archiséme ; *chaise, tabouret, fauteuil, banc, canapé...* : sèmes.

b) Faits lexicaux complexes (syntagmatiques) : cf.

annoncer quelque chose à quelqu'un
 apprendre quelque chose à quelqu'un
 ou autre construction :
 prévenir quelqu'un de quelque chose
 aviser quelqu'un de quelque chose

} variantes de l'unité de signifié
 / transmettre une information /

puis, si on ajoute le « moyen (domme disent les documentalistes) de la transmission », les syntagmes se chargent sémantiquement = *envoyer un mot, un télégramme, donner un coup de fil*, etc.

5. Niveaux pratiques de l'analyse thématique : tableau descendant

fonction sémantique	notion / Nettoyer /	relation →	notion / pièce d'appartement / = signifié fondamental
Valeur aspectuelle	aspects	a) d'un acte b) d'une action personnelle c) d'une action impersonnelle d) d'un factitif e) d'un passif...	} = variétés de signifiés
Fonction syntaxique	par exemple : besoin d'un « sujet »		
Structure syntaxique et choix stylistique entre équivalences	nominalisateur de discours		réalisations « équivalentes »
	a)		le nettoyage de la pièce me convient
	b)		nettoyer la pièce me convient
	c) qu'		☞ on nettoie la pièce me convient
	d) qu'		on fasse nettoyer la pièce me convient
	e) que		soit nettoyée la pièce me convient

Analyser un texte c'est faire la remontée, pour retrouver, en fonction des classes de mots, les signifiés à travers les structures.

A. J. GREIMAS tire deux conclusions des thèses de B. POTTIER :

— non-pertinence de la lexicologie considérée comme description de la signification dans les unités-mots ;

— la description « lexicologique » est construction d'un langage sémantique, qui est un métalangage, comparable au langage documentaire, donc une traduction du français dans un langage sémantique.

* * *

R. BARTHES, quant à lui, veut tenter de cerner le problème du rapport sémiologie-linguistique.

Ce problème s'est posé concrètement lors d'une recherche personnelle entreprise il y a cinq ou six ans sur le vêtement de mode. Le projet, au départ, était strictement sémiologique, au sens saussurien : tentative pour reconstituer le système des significations attaché au vêtement réel, porté. Comment les hommes se communiquent visuellement des informations par leurs vêtements ?

Mais le projet a dû très vite être modifié. Car les significations attachées au vêtement porté sont en réalité peu nombreuses, le système sémantique du vêtement porté reste élémentaire, signifiés et signifiants sont vite épuisés. Au contraire lorsqu'il s'agit du vêtement représenté, parlé, c'est-à-dire pris en charge par un discours (journaux de mode par exemple), on se trouve devant un univers sémantiquement très riche. Donc le choix s'est posé : ou bien étudier le vêtement réel et s'en tenir à un système aussi simple que le code routier, ou bien étudier le vêtement total et s'attaquer à un système où interfèrent des substances de signifiants différents (étoffes, mots, dessins...). Au fond, le vêtement apparaît comme un système pauvre appelant une parole abondante.

L'écriture de mode qui prend ainsi en charge le vêtement (si l'on considère les descriptions, à l'exclusion des photographies) ne vise pas un objet inerte, mais parle d'un vêtement qu'elle suppose signifiant. Elle a pour charge donc de faire sortir, de mobiliser, d'amplifier ses significations.

Ainsi, quand le journal dit, comme il y a cinq ou six ans : les « *imprimés triomphent aux courses* », son énoncé se fonde sur la certitude qu'en allant à Auteuil, on peut vérifier que ces imprimés signifient, entre autres, les courses. Ce n'est donc pas le lexique de la mode seul qui doit être recherché, mais la projection des déterminants humains et sociaux, lesquels peuvent très bien correspondre à des besoins économiques. Nous sommes les sociétés qui connaissent la mode, sociétés de type industriel, disons capitaliste, où le marché de production obéit à des mobiles essentiellement comptables. Les producteurs sont des calculateurs. Or, si le consommateur du vêtement avait la même mentalité que le producteur, il devrait acheter son vêtement en comptant. Cela voudrait dire qu'on n'achète le vêtement que pour autant qu'il s'use. C'est cette différence entre l'usure et l'achat qui définit l'activité de mode. Dans nos sociétés, pour renverser les mentalités, pour décomptabiliser en particulier celle de l'acheteur, on interpose donc entre l'objet et l'achat tout un réseau de sens. Ce qu'on donne à consommer n'est plus seulement le vêtement mais un intelligible linguistique non comptable.

Cette production d'un intelligible, grâce à l'intervention du langage sur des objets du monde réel, définit, au-delà de la mode, toute la publicité et, d'une façon générale peut-être, toutes les communications de masse. A la limite, on pourrait dire qu'hors de la parole, il n'y a pas de mode. La mode, fait presque entièrement absorbé dans le langage, est au fond une représentation.

En généralisant les conclusions tirées de cette expérience, on peut poser deux questions :

1. Trouve-t-on dans notre société des systèmes purement sémiologiques ? (au sens saussurien). Ils existent certes, tels le code routier, le code d'appontage des avions, mais ces exemples, rares d'ailleurs, sont pauvres et très particuliers, présentant un caractère anecdotique, univoque. Constituer la sémiologie pour des codes de ce genre ne vaut pas la peine. En fait dès qu'un système a une certaine consistance sociale, tels le vêtement, la nourriture, le mobilier, l'automobile, on s'aperçoit que leurs objets sont pris en charge par une immense

fabulation, laquelle s'énonce par des formes très variées de discours : publicité, prospectus, conversations... Cette fabulation constitue avec un système sémantique pauvre, un système parlé riche. C'est pourquoi la recherche d'avenir concernant ces problèmes n'est peut-être pas la sémiologie mais ce que, faute de mieux, on peut appeler provisoirement une *translinguistique* — non une métalinguistique, car on ne peut actuellement préjuger s'il s'agit de métalangage ou de connotations — c'est-à-dire une linguistique seconde, qui s'occuperait à la fois des métalangages et des connotations, des codes constitués ou reconstitués avec du langage.

2. Dans ces systèmes complexes où le langage est présent (objets de cette translinguistique), en quels points le langage humain intervient-il ? A trois moments de ces systèmes d'objets :

1° Au niveau de la nomenclature. En effet le langage sert toujours à définir les objets, ce qui ne veut pas simplement dire les nommer. Il transforme une nomenclature en un système second de sens, où la langue impose ses contraintes aux objets et vice versa. (Ainsi, le remplacement des manteaux *poilus* par les manteaux *velus* dans le code vestimentaire indique le passage de la mode d'une année à celle d'une autre année.)

2° Quand le langage prend en charge les relations des unités signifiantes de ce code pseudo-réel, relations qui ne se réduisent pas aux seules relations de la langue. Exemple : si l'on prend une expression comme *clip sur poche*, on ne peut constituer un paradigme où il y aurait *clip sous poche*. On est donc obligé de constituer des paradigmes qui ne sont plus simplement ceux de la langue. Nous rencontrons à nouveau ici la distorsion que POTTIER apercevait entre les signifiants de la langue et les signifiés.

3° Quand la langue prend en charge les signifiés eux-mêmes de ce code pseudo-réel. Le journal de mode les nomme, par exemple, *week-end*, *cocktail*, *soirée*, *promenade*, etc.

Si l'on appelle isologie le phénomène qui fait que signifié et signifiant sont collés l'un à l'autre, ici l'on a affaire à des systèmes non-isologiques où la langue, dans son action seconde, permet de décoller les signifiés des signifiants. Voilà pour l'insertion au plan de la nomenclature.

La langue intervient aussi au niveau capital de la connotation, c'est-à-dire de la rhétorique, de la phraséologie. Le journal mobilise tout un appareil stylistique destiné à transformer le signe en fonction. Ainsi le journal ne dira pas que « les imprimés sont le signe des courses » ; il donnera à la place un certain nombre de fonctions : utilité, beauté. Le journal rationalise perpétuellement le signe, en fournissant des alibis d'extrême fonctionnalité qui viennent racheter en quelque sorte l'oisiveté du signe de mode. Exemple : « Vous mettez ce vison blanc pour un mariage printanier dans une église un peu fraîche » : appareil stylistique de fonctionnalisation qui transforme le signe en besoin, en raison.

Le signifié global de ce plan de connotations est donc idéologique. Ici : celle du vêtement de mode, intéressante à décrire, car étant le dernier signifié de cet échaffaudage de systèmes, elle communique avec d'autres idéologies contemporaines de la même société et les rejoint. C'est la même idéologie qu'on pourrait retrouver au terme d'une analyse concernant l'alimentation, la construction, etc.

R. BARTHES conclut en lançant deux hypothèses :

A. Il n'y a pas de système sémiologique pur dans notre société. Le langage est toujours présent. Par là, il faudrait peut-être renverser la proposition de SAUSSURE. Au lieu de dire que la linguistique est une sorte de dépar-

tement pilote de la sémiologie, il serait meilleur de reconnaître que la sémiologie n'est qu'un département de la linguistique. La dénomination « trans-linguistique » règle ce problème par elle-même. On appelle à tort notre civilisation moderne « civilisation de l'image ». En réalité il n'y a pas d'images sans langage. Toute notre civilisation est d'abord langage.

B. Il n'y a pas non plus dans bien des cas, hypothèse inverse, de simple nomenclatures. La parole prend en charge des systèmes pseudo-réels dont les unités ne sont pas celles de la linguistique. Au-delà de la phrase ou à côté, mais toujours avec des mots, il y a d'autres unités à valeur propre qu'il est nécessaire d'explorer. Les linguistes doivent accepter, dans ces domaines « seconds », un élargissement de leur objet habituel.

* * *

Le débat qui a suivi ces exposés — qu'il serait trop long de transcrire ici — pose d'abord les problèmes des signifiants non linguistiques dépassant la transcription en paroles et des charges affectives personnelles ou sociales qui commandent l'acte de communication. La linguistique ne doit-elle pas avoir recours ici à des méthodes d'analyse psycho-sociologiques ? A. J. GREIMAS pense plus sagement que toute science est choix d'un niveau et doit s'y tenir. Conseil : ne pas mélanger les descriptions : conceptuelle, historique, psychologique, etc.

J. C. GARDIN critique, quant à lui, le domaine que R. BARTHES assigne à l'étude sémiologique. Tout devient sémiologie, y compris le cinéma et la peinture. Est-il raisonnable aussi de commencer par la connotation et les virtualités des lexies (la rhétoricité, selon R. BARTHES), alors que l'inventaire des constantes (sèmes et classèmes, pour reprendre la terminologie de B. POTTIER) n'est pas suffisamment poussé ni délimité ? De plus, en bonne stratégie, peut-être faudrait-il, avant d'être trop ambitieux, se contenter de travailler sur des micro-corpus naturels et homogènes, avant de s'attaquer à des corpus littéraires plus difficiles et d'aborder l'élaboration d'un système des systèmes ?

Entre l'aventure barthésienne et la prudence de J. C. GARDIN, M. POUIL-LON tente une réconciliation générale : nous sommes tous d'accord, au fond. Oui, même si ce n'est pas sur le sens des mots...

M. T.

E. N. S., Saint-Cloud

* * *